

XYZ. La revue de la nouvelle

LA REVUE
XYZ
DE LA
NOUVELLE

Alain Gerber. Comme une musique nouvelle

Danielle Roger

Number 5, Spring 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2050ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Roger, D. (1986). Alain Gerber. Comme une musique nouvelle. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (5), 59–63.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque,

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Alain Gerber Comme une musique nouvelle

Né en 1943 à Belfort, Alain Gerber est docteur en psychologie, mais sa vie professionnelle s'oriente vers la musique et l'écriture: deux passions auxquelles il se consacre, menant ainsi une double carrière d'écrivain et de critique de jazz. Gerber a publié des études dans Jazz Magazine, les Cahiers du jazz et tout récemment un livre sur John Coltrane. Il est également chroniqueur à France-Musique, depuis 1971. Au cours des dix dernières années, l'auteur a publié huit romans et un recueil de nouvelles intitulé les Jours de vin et de roses pour lequel il a obtenu la Bourse Goncourt de la Nouvelle en 1984. Alain Gerber vit actuellement en France. L'entretien a été réalisé lors de son passage à Montréal, en décembre 1984.

Danielle Roger

D.R. — *Alain Gerber vous avez obtenu la Bourse Goncourt de la Nouvelle pour votre recueil intitulé les Jours de vin et de roses. C'est un prix qui signifie beaucoup pour vous?*

A.G. — *Oui, parce que c'est une bourse qui est donnée chaque année depuis dix ans, pour un recueil de nouvelles et qui sert à promouvoir ce genre, et c'est tant mieux car trop peu de gens en lisent, en particulier en France. Et pourtant, je pense que la nouvelle est un genre qui convient parfaitement au type de consom-*

mation littéraire que nous pouvons avoir dans nos sociétés, parce que souvent on lit dans les transports en commun, on a pas le temps, alors le recueil de nouvelles nous permet de lire des petites histoires séparées qui forment chacune un univers autonome. Et moi, j'aime visiter des mondes différents. Dans *les Jours de vin et de roses*, on va à Istanbul, à Corfou, à Venise, en Europe Centrale et puis à Paris. On y visite différents endroits y compris des lieux imaginaires.

D.R. — *Vous avez déjà publié huit romans et les Jours de vin et de roses est votre premier recueil de nouvelles. Pour vous, écrire des nouvelles ce n'était qu'une expérience ou cela représentait davantage?*

A.G. — Des nouvelles, c'est quelque chose que j'adore écrire. Cependant, il y a des contraintes au niveau de l'édition parce que la nouvelle ne se vend pas aussi bien que le roman. C'est malheureux mais c'est ainsi et je dois en tenir compte, d'autant plus que maintenant je me consacre exclusivement à ce métier qui est d'écrire — et je commence à peine à en vivre — je ne peux pas me permettre de délaisser le roman pour n'écrire que des nouvelles; mais j'avoue que j'aimerais pouvoir en publier davantage. Quand j'écris des nouvelles c'est un grand plaisir que je me fais, une sorte de récompense.

D.R. — *Lorsque vous passez de l'écriture du roman à la nouvelle, devez vous adapter votre écriture en fonction de la spécificité du genre?*

A.G. — Oui parce que la nouvelle, par certains côtés, se rapproche de la poésie en ce sens que, l'essentiel c'est ce qu'on ne dit pas.

D.R. — *Un soin tout particulier doit être apporté au style de l'écriture?*

A.G. — Oui, et en plus il y a un problème de mélodie de l'écriture, de rythme de l'écriture qui est extrêmement délicat. Le moindre faux pas détruit tout.

D.R. — *La moindre fausse note.*

A.G. — Absolument. On a jamais le droit de se tromper, il ne faut mettre quoi que se soit de trop, tout ce qui est supprimable doit être supprimé et en même temps il faut essayer d'exprimer le plus de choses possible.

D.R. — *Vous parlez du rythme de l'écriture et effectivement c'est quelque chose qu'on sent beaucoup dans vos textes. Votre écriture est très musicale.*

A.G. — Cela vient certainement du fait que je ne peux pas écrire sans musique. Ça m'est totalement impossible. Je pense que c'est parce que la musique me donne un rythme, et je suis un tel fou de musique et de jazz en particulier, que j'ai besoin de cela pour faire lever en moi des émotions. Je crois qu'il y a deux sortes d'écrivains comme il y a deux sortes de comédiens; ceux qui reconstruisent de la façon la plus froide, la plus technique possible, ce qu'ils ont à faire (qu'il s'agisse de comédiens ou d'auteurs); et d'autres, au contraire, qui ont besoin de ressentir très intimement les émotions qu'ils veulent faire partager, et moi je suis de ceux-là. J'ai besoin de me mettre dans certains états par moments. Je ne peux pas me permettre d'y être tout simplement parce que cela n'arrive que quatre ou cinq fois par an. Alors quand il faut écrire tous les jours ou parce qu'on a envie d'écrire tous les jours il faut se mettre dedans artificiellement. Il faut trouver le chemin de certaines émotions et la musique est un «Sésame» absolument extraordinaire. D'ailleurs, j'ai des disques bien précis que je mets pour obtenir sur moi des effets émotionnels bien précis.

D.R. — *Vous respectez aussi un certain rythme de publication. Vous publiez de façon ponctuelle, un livre tous les ans.*

A.G. — C'est vrai. Sauf une année où j'étais bloqué dans mon travail. C'est amusant que vous m'en parliez parce que justement c'est à ce moment-là que j'avais décidé de venir ici. J'ai découvert Montréal grâce à un ami qui s'occupe de jazz et de littéra-

ture, comme par hasard à Radio-Canada, il s'agit de Gilles Archambault qui est devenu mon meilleur ami. Les contacts que j'ai eus avec les gens ici m'ont permis de trouver quelque chose; vous savez souvent les Québécois vont en France pour trouver leurs racines, alors que moi de façon fantasmagique, j'ai trouvé des racines ici et ça m'a permis d'écrire un livre sur mes origines, c'est-à-dire sur ce qu'étaient dans les années vingt et trente, les gens des quartiers populaires de la ville où je suis né: Belfort. Le roman tel que je l'avais conçu, c'était les premières années d'un écrivain à Belfort et ses dernières années à Montréal où il était venu pour un colloque d'écrivains alors qu'il était célèbre. Malheureusement, j'ai dû supprimer par la suite la dernière partie parce qu'elle ne se justifiait plus. Mais en revanche cela m'a servi plus tard alors que j'ai retrouvé le Québec avec *le Lapin de lune* puisque dans ce roman l'action se passait ici. Vous savez pendant pas mal d'années, à l'époque où le dollar le permettait, ma femme et moi on passait nos vacances ici.

D.R. — *Vous vous inspirez de vos voyages et aussi de la musique. Le cinéma vous influence-t-il également?*

A.G. — Mes références sont aussi très cinématographiques. Moi je suis un cinéaste rentré, empêché, si je pouvais faire des films ou si je pouvais faire de la musique, je crois que je n'écrirais pas de livres. En fait, mes livres consistent à décrire les images que j'ai en moi.

D.R. — *On a comparé votre genre d'humour à celui de Woody Allen. Vous êtes d'accord avec cette comparaison?*

A.G. — L'humour juif, j'adore ça et je sens que ça me convient, mais je ne sais pas pourquoi. Ce n'est pas une construction de ma part mais il y a beaucoup de dimensions de la culture juive avec lesquelles, moi qui ne suis pas Juif, je suis de plain-pied. Je crois qu'un écrivain à la fois projette au dehors de façon absolument extraordinaire le monde qu'il a en lui, et en même temps, il a une faculté d'intégrer des mondes qui ne sont pas le sien. Et moi, je me sens un peu Aztèque, je me sens un peu Juif d'Europe Cen-

trale, je me sens toutes sortes de choses. Être un écrivain, c'est ne plus être dans sa peau, la vider pour y accueillir le monde entier.

Bibliographie

- La Couleur orange*, roman, Paris, Robert Laffont, 1975.
Le Buffet de la gare, roman, Paris, Robert Laffont, 1976.
Le Plaisir des sens, roman, Paris, Robert Laffont, 1977.
Le Faubourg des coups-de-triques, roman, Paris, Robert Laffont, 1979.
Une Sorte de bleu, roman, Paris, Robert Laffont, 1980.
Le Jade et l'obsidienne, roman, Paris, Robert Laffont, 1981.
Le Lapin de lune, roman, Paris, Robert Laffont, 1982.
Les Jours de vin et de roses, nouvelles, Paris, Robert Laffont, 1984.
Une Rumeur d'éléphant, roman, Paris, Robert Laffont, 1984.
Le Cas Coltrane, Marseille, Parenthèses, 1985.